



Julien Gracq
Œuvres complètes

II

ÉDITION ÉTABLIE PAR BERNHILD BOIE
AVEC, POUR CE VOLUME, LA COLLABORATION
DE CLAUDE DOURGUIN

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

JULIEN GRACQ

*Œuvres
complètes*

II

ÉDITION ÉTABLIE PAR BERNHILD BOIE
AVEC, POUR CE VOLUME, LA COLLABORATION
DE CLAUDE DOURGUIN

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Julien Gracq, 1995, pour le texte des *Appendices*.
© Librairie José Corti, pour l'ensemble des textes publiés en volume.
© Éditions Gallimard, 1995,
pour l'ensemble de l'appareil critique.

UN BALCON EN FORÊT¹

He! ho! Waldhüter ihr
Schlafhüter mitsammen
So wacht doch mindest am Morgen².

*Hé! ho! Gardiens du bois
Gardiens plutôt du sommeil
Veillez du moins à l'aurore.*

WAGNER, *Parsifal*.

Depuis que son train avait passé les faubourgs et les fumées de Charleville, il semblait à l'aspirant Grange que la laideur du monde se dissipait : il s'aperçut qu'il n'y avait plus en vue une seule maison. Le train, qui suivait la rivière lente¹, s'était enfoncé d'abord entre de médiocres épaulements de collines couverts de fougères et d'ajoncs. Puis, à chaque coude de la rivière, la vallée s'était creusée, pendant que le ferraillement du train dans la solitude rebondissait contre les falaises, et qu'un vent cru, déjà coupant dans la fin d'après-midi d'automne, lui lavait le visage quand il passait la tête par la portière. La voie changeait de rive capricieusement, passait la Meuse sur des ponts faits d'une seule travée de poutrages de fer, s'enfonçait par instants dans un bref tunnel à travers le col d'un méandre. Quand la vallée reparaisait, toute étincelante de trembles sous la lumière dorée, chaque fois la gorge s'était approfondie entre ses deux rideaux de forêt, chaque fois la Meuse semblait plus lente et plus sombre, comme si elle eût coulé sur un lit de feuilles pourries. Le train était vide ; on eût dit qu'il desservait ces solitudes pour le seul plaisir de courir dans le soir frais, entre les versants de forêts jaunes qui mordaient de plus en plus haut sur le bleu très pur de l'après-midi d'octobre² ; le long de la rivière, les arbres dégageaient seulement un étroit ruban de prairie, aussi nette qu'une pelouse anglaise. « C'est un train pour le *Domaine d'Arnheim*³ », pensa l'aspirant, grand lecteur d'Edgar Poe, et, allumant une cigarette, il renversa la tête

contre le capiton de serge pour suivre du regard très haut au-dessus de lui la crête des falaises chevelues qui se profilaient en gloire contre le soleil bas. Dans les échappées de vue des gorges affluentes, les lointains feuillus se perdaient derrière le bleu cendré de la fumée de cigare ; on sentait que la terre ici crêpelait sous cette forêt drue et noueuse aussi naturellement qu'une tête de nègre. Pourtant la laideur ne se laissait pas complètement oublier : de temps en temps le train stoppait dans de lépreuses petites gares, couleur de minerai de fer, qui s'accrochaient en remblai entre la rivière et la falaise : contre le bleu de guerre des vitres déjà délavé, des soldats en kaki somnolaient assis à califourchon sur les chariots de la poste — puis la vallée verte devenait un instant comme teigneuse : on dépassait de lugubres maisons jaunes, taillées dans l'ocre, qui semblaient secouer sur la verdure tout autour la poussière des carrières à plâtre — et, quand l'œil désenchanté revenait vers la Meuse, il discernait maintenant de place en place les petites casemates toutes fraîches de brique et de béton, d'un travail pauvre, et le long de la berge les réseaux de barbelés où une crue de la rivière avait pendu des fanes d'herbe pourrie : avant même le premier coup de canon, la rouille, les ronces de la guerre, son odeur de terre écorchée, son abandon de terrain vague, déshonoraient déjà ce canton encore intact de la Gaule chevelue.

Quand il descendit à la gare de Moriarmé¹, l'ombre de la falaise énorme éteignait déjà la petite ville ; brusquement il faisait froid ; une sirène à bout portant lui lâcha son barrissement et lui plaqua une seconde entre les épaules un chiffon mouillé, mais c'était une sirène d'usine qui fit seulement couler sur la placette un morne troupeau de Nord-Africains. Il se souvint que dans les nuits de vacances il tendait parfois l'oreille à la sirène de la pompe municipale : un coup, c'était un feu de cheminée, deux coups, un incendie dans le village, trois coups, le feu dans une ferme éloignée. Le troisième coup faisait passer le long des croisées inquiètes un soupir de soulagement. « Ici, ce sera le contraire, pensa-t-il — un coup pour la paix, trois coups pour les bombes : il s'agit de savoir distinguer. » Toutes choses dans cette guerre frayaient un peu bizarrement. Il se fit indiquer par l'officier de gare le P. C. du régiment. Il déambulait maintenant dans une rue pauvre et grise qui courait à la Meuse ; le crépuscule rapide d'octobre la vidait

brusquement de ses passants civils, mais partout, des façades jaunes, suintait la rumeur soldatesque : tintements de casques et de gamelles, choc des semelles cloutées contre le carreau : à l'ouïe, pensa Grange, si on ferme les yeux quelques secondes, les armées modernes tintinnabulent encore de toutes les armures de la guerre de Cent Ans.

Le poste de commandement régimentaire¹ était, en bordure de la Meuse, un pavillon de meulière banlieusard et triste, séparé du quai par une grille et une plate-bande famélique, déjà talée par le piétinement militaire, où des motocyclettes s'accotaient contre le tronc nu des lilas : comme le trou trop étroit d'une ruche, deux mois de cantonnement avaient gratté le plancher, les plinthes, et les murs du couloir à hauteur d'homme jusqu'à l'os. Grange attendit assez longtemps dans une pièce poussiéreuse où une machine à écrire cliquetait dans la pénombre des volets à demi rabattus : de temps en temps, le fourrier², sans lever la tête, écrasait un mégot sur le coin de la table à épures : le pavillon avait dû loger un ingénieur des fonderies³. Derrière l'entrebâillement des volets, le mur des arbres semblait collé jusqu'au plafond contre la fenêtre, au-dessus de la Meuse maintenant très sombre le long de sa berge de mâchefer ; des cris d'enfants montaient par moments de la rue, ouatés par l'air lourd de la guerre, insignifiants comme des cris de lapin. Quand il claqua les talons dans le bureau encore très clair du colonel, Grange fut frappé par le regard des yeux gris de mer et la bouche sans lèvres sous la brosse dure de la moustache : le colonel ressemblait à Moltke. Il y avait une poussée de vie brusque et aiguë dans ce regard, puis tout de suite les yeux se voilaient d'une taie, et se repliaient sous la paupière pesante ; l'expression devenait celle de la fatigue, mais une fatigue rusée qui n'était qu'économe : derrière cette immobilité de faucon encapuchonné, on sentait la griffe prête.

Grange remit l'ordre de mission de son dépôt ; le colonel vérifia l'horaire du voyage. Il avait devant lui quelques feuillets qu'il froissa d'un doigt distrait. Grange sentit que ces papiers le concernaient : il devait avoir un dossier à la sécurité militaire⁴.

« Je vous affecte à la maison forte des Hautes-Falizes⁵ », fit le colonel après quelques instants sur le ton neutre du service — cependant il passait dans la phrase une intention

secrète, car les yeux une seconde se rapetissèrent durement. « Vous monterez demain matin avec le capitaine Vignaud. Pour aujourd'hui, vous serez en subsistance à la compagnie d'engins. »

Le dîner à la compagnie d'engins ne souriait guère à Grange ; embarqué dans cette guerre qui tournait à petit bruit, au point mort, il ne songeait pas à rechigner à la besogne possible, mais il ne participait pas — d'instinct, chaque fois qu'il le pouvait, il gardait son quant-à-soi et prenait du recul. Quand il eut fait charger sa cantine dans la camionnette qui devait le monter aux Falizes, il se fit servir des œufs au jambon dans un pauvre café ouvrier de la rue Basse qui fermait déjà ses volets, puis, à travers les rues tôt claquemurées où sonnait le pas des patrouilles, il gagna sa chambre.

La chambre était un grenier assez étroit dont les fenêtres donnaient sur la Meuse ; dans l'angle opposé au lit de fer, des fruits séchaient, étalés sur de vieux journaux qui tapissaient une commode bancale : l'odeur obsédante et douceâtre des pommes sures était si agressive qu'il eut un haut-le-cœur. Il ouvrit les fenêtres toutes grandes et s'assit sur une malle, complètement dégrisé. Les draps, les couvertures, fleuraient la pomme pourrie comme un vieux pressoir ; il tira le lit tout contre la fenêtre ouverte. La flamme de la bougie vacilla avec le lent courant d'air de la rivière ; entre les chevrons du toit, on apercevait les lourdes dalles de schiste de la Meuse, d'une étrange couleur lie-de-vin. Il se dévêtit, l'humeur très sombre : cette bourgade de fonderies, ces ruelles couleur de houille, le colonel, les pommes, tout, de cette prise de contact avec la vie de cantonnement, lui déplaisait. « Une *maison forte*, songeait-il, qu'est-ce que cela peut être ? » Il fouilla dans ses souvenirs déjà lointains du règlement sur l'emploi des fortifications de campagne : non, décidément, il n'y avait rien. Cela devait concerner plutôt le code de justice militaire : il trouvait au mot quelque chose de peu rassurant, qui faisait songer à la fois à la maison d'arrêt et à la Force, qui était aussi une prison. Quand il eut soufflé la bougie, tout changea. Couché sur le côté, son regard plongeait sur la Meuse ; la lune s'était levée au-dessus de la falaise ; on entendait seulement le bruit très calme de l'eau qui glissait sur la crête d'un barrage noyé, et les cris des chevêches perchées tout près dans les arbres de l'autre rive. La petite

ville s'était dissoute avec ses fumées ; l'odeur des grands bois glissait des falaises avec le brouillard et la noyait jusqu'au fond de ses ruelles d'usines ; il n'y avait plus que la nuit d'étoiles, et autour de soi ces lieues et ces lieues de forêt. L'enchantement de l'après-midi revenait. Grange pensa que la moitié de sa vie allait lui être rendue : à la guerre, la nuit est habitée. « À la belle étoile... » songea-t-il, et il pensait confusément à d'étroites routes blanches sous la lune, entre les flaques noires des pommiers ronds, aux campements dans les bois pleins de bêtes et de surprises. Il s'endormit, sa main pendant de son lit au-dessus de la Meuse comme du bordage d'une barque : demain était déjà très loin¹.

*

Dès qu'on avait dépassé les dernières maisons de Moriarmé, le goudron cessait, tandis qu'on entamait les premiers lacets. On eût dit que la caillasse de la route avait été charruée sur toute sa largeur : c'était une sorte de *reg* saharien², un fleuve de pierres sans fossé ni banquette entre les deux murs des taillis. Grange consulta sa carte parmi les cahots : on s'engageait dans une laie forestière. À chaque virage en épingle à cheveux, la vallée se creusait, une coulée de brouillard au long de sa rivière qui s'asséchait et glissait vers l'aval, de plus en plus vite, soulevée de remous, comme l'eau d'un bain qui se vide. La matinée était pleine d'un soleil gai, transparente et fraîche, mais Grange était frappé par le silence de ces bois sans oiseaux³. Accroché aux ridelles, il tournait le dos à demi au capitaine et se levait parfois dans les virages pour plonger le regard jusqu'au fond de la vallée : où qu'il fût, comme les enfants qui grimpent aux portières, tout point de vue le magnétisait jusqu'à l'impolitesse⁴. Dans le fond de la camionnette, il y avait deux sacs de biscuits, un quartier de viande roulé dans une toile de jute, un trépied de mitrailleuse, et quelques rouleaux de barbelé.

« Arrêtons-nous une seconde à l'Éclaterie⁵, puisque c'est votre première montée », dit le capitaine Vignaud en souriant. « Le coup d'œil en vaut la peine. »

Presque en haut du versant, au bord de la route, on avait ménagé sur la pente un petit terre-plein garni de deux bancs. De là le regard effleurait le sommet du versant d'en

face, un peu moins élevé ; on voyait les bois courir jusqu'à l'horizon, rêches et hersés comme une peau de loup, vastes comme un ciel d'orage. À ses pieds, on avait la Meuse étroite et molle, engluée sur ses fonds par la distance, et Moriarmé terrée au creux de l'énorme conque des forêts comme le fourmilion au fond de son entonnoir. La ville était faite de trois rues convexes qui suivaient le cintre du méandre et couraient étagées au-dessus de la Meuse à la manière des courbes de niveau ; entre la rue la plus basse et la rivière, un pâté de maisons avait sauté, laissant un carré vide que rayait sous le soleil oblique un stylet sec de cadran solaire : la place de l'Église. Le paysage tout entier lisible, avec ses amples masses d'ombre et sa coulée de prairies nues, avait une clarté sèche et militaire, une beauté presque géodésique : ces pays de l'Est sont nés pour la guerre, pensa Grange. Il n'avait manœuvré que dans l'Ouest confus, où même les arbres n'étaient jamais tout à fait en boule, ni tout à fait en pinceau¹.

« Cela peut s'appeler une très honnête coupure », dit-il pour être aimable : le capitaine était breveté.

Le capitaine secoua sa pipe d'un air écœuré.

« Trente kilomètres de front, mais soixante kilomètres de rivière », fit-il avec une humeur brusque. « J'appelle ça une ligne mange-tout. »

Grange se sentit béjaune : il avait dû heurter quelque tabou des popotes d'état-major. Ils rembarquèrent silencieusement.

La camionnette allait très lentement sur la piste cahotante. Dès que les lacets de la piste cessèrent, et qu'on se fut hissé sur le plateau, elle aborda une ligne droite qui semblait filer à perte de vue à travers les taillis. La forêt était courtaude — c'étaient des bouleaux, des hêtres nains, des frênes, de petits chênes surtout, ramus et tordus comme des poiriers — mais elle paraissait extraordinairement vivace et racinée, sans une déchirure, sans une clairière ; de chaque côté de l'aine de la Meuse, on sentait que de toute éternité cette terre avait été crépue d'arbres, avait fatigué la hache et le sabre d'abatis par le regain de sa toison vorace. De temps en temps, un layon fuyait à travers les arbres, étroit comme une passée de bête. La solitude était complète, et cependant l'idée d'une rencontre possible² ne disparaissait pas complètement ; quelquefois on croyait distinguer dans l'éloignement un homme debout au

bord de la chaussée sous sa longue pèlerine : de près, c'était un petit sapin tout noir et carré d'épaules contre le rideau de feuilles claires. La laie devait suivre à peu près la ligne de faite du plateau, car on n'entendait de ruisseau nulle part, mais deux ou trois fois Grange aperçut une auge de pierre enterrée au bord du chemin dans un enfoncement des arbres, d'où s'égouttait un mince filet d'eau pure : il ajoutait au silence de forêt de conte¹. Où me mène-t-on ? songeait-il. Il calcula que depuis la Meuse on avait dû faire une bonne douzaine de kilomètres : la Belgique ne pouvait être loin². Mais son esprit flottait dans un vague plaisant : il ne souhaitait que continuer à rouler dans la matinée calme, entre ces fourrés mouillés qui sentaient la bauge et le champignon frais. Comme on allait aborder un tournant, la camionnette ralentit, puis, grinçant de tous ses ressorts, s'engagea à gauche sous les branches à travers une trouée herbue. Grange devina une maison parmi les arbres, dont la silhouette lui parut singulière ; une sorte de chalet savoyard, emmêlé dans les branches, tombé comme un aérolithe au milieu de ces fourrés perdus³.

« Vous êtes chez vous », fit le capitaine Vignaud.

*

La maison forte des Hautes-Falizes était un des blockhaus qu'on avait construits en pleine forêt pour interdire aux blindés l'accès des pénétrantes descendant de l'Ardenne belge vers la ligne de la Meuse. C'était un bloc de béton assez bas, où on accédait vers l'arrière par une porte blindée et un sentier en chicane qui traversait une petite plantation de barbelés serrée contre le blockhaus à la manière d'un carré de choux. On l'avait barbouillé à la diable d'un vert olive délavé qui sentait la moisissure : des espèces de dattres fongueuses entretenues par la touffeur du sous-bois laissaient suppurer sur les parois des taches humides, comme si on y avait étendu tous les jours des draps mouillés. L'avant du blockhaus était troué de deux embrasures ; l'une, étroite, pour une mitrailleuse, l'autre, un peu plus large, pour un canon anti-char. Sur ce bloc trapu reposait comme sur un socle trop étroit l'étage débordant d'une maisonnette, où on accédait latéralement par un escalier de fer ajouré, pareil au *fire-escape* des maisons américaines : c'était le logement de la garnison minuscule. La

laideur en était celle des corons ouvriers ou des maisonnettes de garde-barrière ; les hivers mouillés du sous-bois avaient rongé l'appareillage mesquin, arraché le crépi par plaques, charbonné à l'aplomb des fenêtres et des marches de l'escalier de longs pleurs de rouille qui descendaient jusque sur le béton. Sous le rebord du toit, et sur des cordes tendues entre les fenêtres et les branches toutes proches, du linge et des toiles de tente pendaient à sécher. Contre le blockhaus s'adossait le treillage galvanisé tout neuf d'un poulailler, et une mauvaise cabane à lapins en planches ; des boîtes de conserves qu'on avait dû jeter des fenêtres et des demi-boules de pain moisies ensemençaient partout le carré de barbelés. Le bizarre accouplement de ce *mastaba*¹ de la préhistoire avec une guinguette décatie de la pire banlieue, au milieu du bric-à-brac de bohémiens en forêt, avait quelque chose de parfaitement improbable. Par les fenêtres ouvertes, un poumon de fer faisait ronfler puissamment la forêt d'une musique de bastringue, que coupa net le bruit de la camionnette.

*On va guincher dans tous les caboulots
Sur le plancher des va-ches²...*

Non, décidément, pensa Grange, cette guerre ne commençait pas comme on croyait. On avait des surprises. Les hommes descendaient l'escalier un à un dans un ferraillement de semelles, en bouclant leur ceinturon — gauches, coulant l'œil circonspect d'une tribu berbère au seuil de ses gourbis vers l'aspirant qu'ils venaient de toucher.

*

Grange prolongea longtemps le demi-sommeil qui le retournait sur son lit de camp, dans l'aube déjà claire à toutes les vitres ; depuis son enfance, il n'avait éprouvé de sensation aussi purement agréable : il était libre, seul maître à son bord dans cette maisonnette de Mère Grand perdue au fond de la forêt. Derrière sa porte, le remue-ménage placide d'une ferme qui s'éveille ajoutait à son bonheur : il l'engrenait dans une longue habitude ; Grange pour la première fois songea avec un frisson de plaisir incrédule qu'il allait vivre ici — que la guerre avait peut-être ses îles désertes. Les branches de la forêt venaient toucher ses

vitres. Un ferraillement lourd ébranlait l'escalier ; Grange sauta de son lit et vit par la fenêtre le soldat Hervouët et le soldat Gourcuff¹ qui s'éloignaient entre les arbres en redressant leur fusil d'un coup d'épaule, le col de la capote relevé contre le froid piquant. Derrière la cloison, quelqu'un tisonnait le poêle ; des chocs de ferblanterie parlaient plaisamment de café chaud. Il s'allongea sur son lit une minute, roulé dans sa capote. Le matin était gris et couvert ; une atmosphère de *grasse matinée*, un vide de dimanche campagnard habitaient la pièce ; dans les intervalles des bruits de casseroles, le silence, si peu habituel à la vie militaire, se recouchait au milieu de la chambre avec un ronron de bête heureuse. Le froid même n'était pas inconfortable ; même en leur absence, on sentait que l'air ici n'était remué que par des corps jeunes et bien nourris. Un moment, Grange suivit dans l'air, l'œil vague, la buée légère que faisait son haleine, puis il se retourna et fit un petit rire de gorge perplexe : l'idée qu'il était ici aux *avant-postes* le dépaysait complètement. Les consignes que lui avait transmises le capitaine Vignaud étaient simples. En cas d'attaque, le génie en se repliant devant lui ferait sauter la route. La maison forte avait pour mission de détruire les chars bloqués derrière la coupure et de renseigner sur les mouvements de l'ennemi. Elle l'arrêterait « sans esprit de recul ». Un boyau souterrain qui débouchait dans les taillis devait permettre en principe à la garnison de quitter le blockhaus sans être aperçue, et de se replier à toute extrémité vers la Meuse par les bois. Sur la carte d'état-major qui traînait au bord de la table, il pouvait apercevoir de son lit l'itinéraire de repli défilé que le capitaine Vignaud avait tracé au crayon rouge, et qu'il devait reconnaître dès aujourd'hui. Mais, à ces événements improbables, l'imagination ne s'accrochait pas. Devant soi, on avait les bois jusqu'à l'horizon, et au-delà ce coin de Belgique protecteur qui retombait en pan de rideau, on avait cette guerre qui s'assoupissait peu à peu, cette armée qui bâillait et s'ébrouait comme une classe qui a remis sa copie, attendant le coup de clairon de la fin de manœuvre. Il ne se passerait rien. Peut-être ne se passerait-il rien. Grange feuilleta le dossier des pièces officielles, les consignes de combat, les relevés de munitions, d'un doigt distrait : une pluie serrée de paragraphes doctes, issus d'un délire ingénieux et procédurier, qui semblaient comptabiliser d'avance un tremblement de

terre, puis il les rangea dans une chemise et les enferma à clef au fond de son tiroir, d'un geste qui était une conjuration. Cela faisait partie des choses qui, trop minutieusement prévues, n'arrivaient pas. C'étaient les archives notariées de la guerre ; elles dormaient là en attendant la prescription ; à lire ces pages qui en traquaient l'imprévisible de virgule en virgule, on se sentait inexprimablement rassuré : on eût dit que la guerre avait déjà eu lieu. Un doigt heurta la porte, surprenant de timidité après le puissant raclement de semelles qui le précédait.

« Café, mon yeutenant. »

Grange sauta de son lit et enfila ses souliers. Tout de même, ce n'était pas une maison comme les autres. Quand on s'était chaussé et qu'on marchait sur le béton nu, le choc des talons ferrés faisait un bruit mat, sans vibration et sans résonance, comme si on avait marché sur une route neuve ou sur une culée de pont. On se sentait soudé à ce frais creux noir au-dessous de soi que l'oreille interrogeait malgré elle — en promenade hors de sa coquille. Et brusquement la maisonnette de fées autour de soi ne rassurait plus tout à fait. On dormait là comme les passagers dans l'embellie des nuits chaudes, sur le pont encore tendu de ses plages de toile, qui font route vers les mers grises et tâchent d'oublier que le vent un jour fraîchira.

*

On eût dit que l'existence au fortin avait trouvé son rythme une fois pour toutes. C'était une vie presque paysanne, qui végétait très ralentie à l'extrême pointe d'un des nerfs les moins alertés parmi le grand corps de la guerre : le vent, la saison, la pluie, l'humeur du moment, les menus soucis ménagers, l'agitaient beaucoup plus que les circulaires des états-majors, dont l'écho venait mourir sur ces lisières somnolentes aussi paresseusement qu'une vaguelette au bord du sable. On comprenait clairement d'ici que la guerre vivait de mouvements violents, à la manière d'un homme qui s'arrache membre après membre à la suction d'une grève mouvante : paralysée comme elle l'était, la terre la reprenait, la racinait, la troupe retournait à la paysannerie. La maison des Falizes abritait ainsi un de ces clans en marge comme on en voit subsister à l'écart des chemins, dans les mesures isolées des landes : plus rare-

ment vus dans les bourgs que le montagnard dans la vallée, vivant de petits métiers de plein vent et de solitude, mi-charbonniers, mi-braconniers¹. Quatre fois par semaine, Hervouët et Gourcuff partaient pour leur *chantier* : c'était une petite coupe de bois que le génie divisionnaire avait ouverte dans les taillis de Bray², à deux kilomètres des Falizes ; on y fabriquait des piquets pour les réseaux de barbelés en voie d'achèvement le long de la frontière. Des piquets, il y avait des raisons de croire qu'ils en taillaient peu, tant les pentes des ravins de la forêt de Bray qu'ils avaient à traverser étaient giboyeuses, et le temps du trajet, par ces brèves journées d'hiver, calculé largement. Souvent Grange, réveillé avant le jour et songeant dans son lit, surprenait un pas précautionneux qui glissait au-dehors sur les marches mouillées : il savait que c'était Hervouët, une musette sur le dos, qui partait faire avec Gourcuff la tournée de ses collets. Tous deux plaisaient à Grange, à cause de leur goût de la vie de plein air qui faisait bonne mesure à sa solitude, et aussi par leur quant-à-soi et leurs manières discrètes et silencieuses de coureurs des bois et de batteurs d'estrade, habitués à vivre la bouche close et l'oreille au guet, et peu enclins à s'ouvrir de leurs petites affaires. Hervouët était grand et sec : c'était un chasseur de canards de la Brière que les nuits d'affût avaient rendu nyctalope comme un chat. Gourcuff, dit « Vinn Rû », un journalier de Questembert presque illettré, était plutôt courtaud et très rouge : la nature l'avait peu doué, et ses seules dispositions intimes semblaient celles d'un remarquable biberon³. Comme il arrive, le sédentaire était devenu le serf du nomade : Hervouët avait mis sa griffe dans cette cire molle — où tout ce qui sortait de sa bouche se gravait comme parole d'évangile —, en avait fait son porte-glaive, son rabatteur et son valet de chiens. Quand ils se glissaient dans les layons étouffés par les branches, Hervouët, qui aimait avoir ses mouvements libres, accrochait son fusil à l'épaule de Gourcuff comme à une patère. Ils fondaient dès le petit matin entre les taillis, taciturnes et le pas long, pareils aux *seringueros* des Amazones⁴.

« Où sont encore passés Hervouët et Gourcuff ?

— Sont à leur chantier, mon yeutenant. N'a plus de viande. »

On les voyait ressortir des couverts au déclin de l'après-midi, secouant autour d'eux le fumet de la sauvagine et la

buée lourde des chiens mouillés, les musettes pleines de gibier tué, de bouteilles vides et de cigarettes belges. Ils apportaient aussi des nouvelles, car ces forêts perdues éveillées par la guerre, pleines de caches et de relais, étaient plus bruisantes que les fils du télégraphe.

Hervouët et Gourcuff partis, le caporal Olivon s'enfermait dans la pièce commune pour de mystérieux travaux ménagers, et Grange avait devant lui toute une longue journée blanche. Le matin, d'habitude, il lisait et écrivait assis à une table de sapin, devant la petite fenêtre aux vitres brumeuses qui donnait sur les bois, jusqu'à l'heure où, un jour sur deux, on entendait klaxonner au loin sur le chemin la camionnette qui montait aux Falizes le ravitaillement, le courrier et les journaux, divers ingrédients clandestins qu'Olivon se faisait livrer de Moriarmé pour « forcer » ses poules, et quelquefois un peu de matériel pour l'entretien de la maison et de ses défenses rapprochées : pots de peinture, outils de parc, cartouches pour signaux ou rouleaux de barbelé. Quand Grange avait signé les décharges, le rideau retombait pour deux jours sur le monde habité : on se sentait dans ce désert d'arbres haut juché au-dessus de la Meuse comme sur un toit dont on eût retiré l'échelle.

Avec deux hommes réquisitionnés presque chaque jour pour la coupe de bois, le service à la maison forte, en dehors de l'entretien du matériel, se réduisait à presque rien, sauf qu'on devait y assurer une permanence. Grange se faisait l'effet d'être le concierge, un peu haut perché, de ce béton vacant que visitait seulement de temps à autre une commission officielle, fronçant le sourcil et pinçant la bouche parce que les embrasures n'étaient toujours pas pourvues de leurs *trémies*¹ réglementaires, remplacées pour l'instant à la bonne franquette par des sacs à terre (quand il faisait visiter le bloc, les clés en main, Grange filait doux : il sentait sur lui le regard réprobateur, un peu dégoûté, des officiers du génie qui le toisaient, comme un clochard qui eût bouché ses vitres cassées avec du papier de journal ; il se croyait toujours obligé de les reconduire avec un vague geste d'excuse qui montait vers les voûtes et qui voulait dire quelque chose comme « Les murs sont bons »). Lorsqu'il faisait beau, il descendait souvent l'après-midi jusqu'au hameau des Falizes. À une demi-lieue de la maison forte, la minuscule route blanche débouchait sur une clairière fraîche, un alpage charmant où une douzaine de maison-

nettes prenaient le soleil au milieu du cercle des bois dans une solitude de hautes chaumes et de forêt canadienne. Grange laissait à sa droite la ferme Bihoreau, l'hospice dont la guerre avait clos les volets derrière ses caissettes de fusains, et allait s'asseoir au *Café des Platanes*, qui logeait à pied et à cheval les survenants improbables de ce bout du monde. Au-devant de la maison sans étage, sur une terrasse cimentée proprette qui dominait la route, il y avait une table, deux fauteuils de fer gaîment peints de blanc avec des filets rouges, et même — touche de modernité qui laissait perplexe — un parasol orange replié sur sa hampe ; dès que le soleil déclinait tombait sur la terrasse, en guise de platane, l'ombre d'un châtaignier énorme¹. Quand il avait échangé quelques politesses avec Mme Tranet², qui surgissait souriante de son rideau de verroteries comme une figurine de baromètre (« Voilà mon lieutenant revenu avec le beau temps »), l'avait confortée au sujet de l'incertitude de l'époque et des exactions du rationnement, Grange s'enfonçait dans son fauteuil de jardin, et plongeait en buvant son café à petites gorgées dans une espèce de béatitude songeuse. À cette heure de l'après-midi, le hameau était d'habitude entièrement vide ; les quelques maisons semées au hasard dans la prairie, les vaches blanches et noires qui paissaient çà et là la clairière, le soleil plus jaune des dernières journées de l'automne, l'hospice aux volets clos, tout cela faisait penser à la douceur des hautes prairies de montagne, à l'heure où les troupeaux se rassemblent et où les petits hôtels d'été, le dernier touriste parti, ferment bien avant la première neige. Derrière cette beauté timide et encore dorée, cette paix frileuse d'arrière-saison, on sentait le froid monter et gagner la terre, un froid mordant qui n'était pas celui de l'hiver ; la clairière était comme une île au milieu de la menace vague qui semblait monter de ses bois noirs. « Voilà. Je suis le dernier estivant de la saison : c'est fini », pensait Grange avec un pincement au cœur, en regardant autour de lui la table si fraîchement peinte, le parasol, le châtaignier, la prairie ensoleillée. « Dix années de jeunesse au Pays des vacances : les années de vaches grasses. Maintenant, c'est fini. » Quand il fermait les yeux, il n'entendait plus que deux bruits légers : le tintement fêlé de la cloche des petites vaches noires, qu'on harnachait ici comme les troupeaux de montagne pour les retrouver quand elles s'égarèrent dans les taillis, et un autre bruit qui

lui semblait remonter du fond de l'enfance : c'était la *récitation* d'une dizaine de gamines, dans la minuscule école en contrebas de la route qui ressemblait à une maréchalerie. Il sentait battre en lui une petite vague inerte et désespérée qui était comme le bord des larmes.

Dès que le soleil descendait, les gens du hameau sortaient un à un de la lisière des bois et revenaient par la route avec leurs brouettes et leurs charges de fagots : élaguer les taillis et élever des vaches pie-noires semblait être leur unique occupation. Ils saluaient Grange en passant sous le châtaignier, avec des remarques météorologiques sagaces — de la guerre il n'était jamais question —, quelquefois il invitait le fils Bihoreau à boire un verre, et faisait des frais de conversation. La mélancolie passait vite, et il lui poussait une pointe d'importance : il se faisait l'effet d'un vidame débonnaire descendu de son donjon pour boire au frais avec les manants de sa châellenie.

Quand il était de retour avant la tombée de la nuit, il manquait rarement de descendre dans le fortin pour une courte inspection ; c'était ce qu'il appelait « jeter un coup d'œil au blockhaus ». À dire vrai, le coup d'œil était sans nécessité aucune, le bloc restant fermé à clef toute la journée, mais il lui était venu une manie bizarre : il aimait se tenir là quelques instants à la chute du jour¹. Quand il était de bonne humeur, il s'en plaisantait lui-même : il se disait qu'il ressemblait à ces officiers mécaniciens vieillissés dans le métier qui préfèrent descendre fumer leur cigarette dans les fonds du navire. Lorsqu'il avait rabattu sur lui la lourde porte de coffre-fort, il s'arrêtait un instant sur le seuil, et jetait sur les murs et sur le plafond écrasé qui faisait rentrer d'instinct la tête dans les épaules un coup d'œil qui n'allait jamais sans malaise : il était envahi par une sensation intense de dépaysement. C'était l'exiguïté de cette pièce qui saisissait d'abord : l'œil la raccordait mal aux dimensions extérieures de l'ouvrage ; l'impression de réclusion en était rendue oppressante : le corps remuait là-dedans comme l'amande sèche dans le noyau. Puis venait le sentiment vivant — Grange songeait combien le mot était expressif — du *bloc* étanche, soudé autour de vous — sentiment que donnait la fraîcheur surie qui tombait sur les épaules, la sécheresse fade, aseptique de l'air, les bavures minces du béton giclant aux jointures du coffrage qui couraient autour du réduit en fines nervures, soudant le sol

AUTOUR DES SEPT COLLINES

| | |
|-------------------------------|------|
| <i>Notice</i> | 1584 |
| <i>Accueil de la critique</i> | 1598 |
| <i>Note sur le texte</i> | 1604 |
| <i>Notes</i> | 1605 |

CARNETS DU GRAND CHEMIN

| | |
|--------------------------|------|
| <i>Notice</i> | 1622 |
| <i>Note sur le texte</i> | 1637 |
| <i>Notes</i> | 1638 |

Appendices

| | |
|--------------|------|
| <i>Notes</i> | |
| Préfaces | 1668 |
| Témoignages | 1679 |
| Entretiens | 1687 |

Index

1701

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Ce volume contient :

UN BALCON EN FORÊT
LETTRINES
LETTRINES 2
LA PRESQU'ÎLE
LES EAUX ÉTROITES
EN LISANT EN ÉCRIVANT
LA FORME D'UNE VILLE
AUTOUR DES SEPT COLLINES
CARNETS DU GRAND CHEMIN

Appendices

PRÉFACES
TÉMOIGNAGES
ENTRETIENS

Introduction et Avertissement

par Bernhild Boie

Notices et notes

par Bernhild Boie et Claude Dourguin

Index